

« La paix et l'abondance engendrent les lâches : la nécessité fut toujours la mère de l'audace. » William Shakespeare

Clémentine Lavillonnière juste parmi les nations

Ce 18 juillet 2004, c'était la fête dans le village berrichon de Bouesse. On célébrait Clémentine à qui l'Institut international pour la mémoire de la Shoah remettait la médaille de Juste parmi les Nations. Tout le village était là et la famille de Clément et Clémentine, Jeanne, Marcel, leurs deux enfants, Mimie, une petite orpheline qu'ils avaient élevée, et Georges et Jacques Hermann-Matral à l'origine des démarches de cette célébration.

Clémentine se remémorait ses 16 ans lorsqu'à la louée de la Saint Martin, un maître était venu sélectionner plusieurs servantes pour de riches familles parisiennes ; elles étaient cinq du petit village vêtues de leur costume local coiffées de dentelles. Leurs affaires étaient rangées dans un baluchon de tissus. Comme leurs mères avant elles, elles partaient pour un an, parfois plus, aider une famille bourgeoise.

Semblable à un maquignon, ce recruteur évaluait, s'approchant des jeunes servantes ; il observait leurs mains qui devaient être calleuses, les faisait marcher pour juger de quelques défauts puis avec un signe d'approbation leur remettait entre les mains un sou pour conclure le marché. Comme sa mère avant elle, Clémentine prit la route de Paris pour un an ; Paris fascinait la toute jeune femme ; « tu apprendras les belles manières », lui avait dit sa mère ! Munie d'un certificat de bonne conduite établi par l'Abbé Pouget, elle quittait son Berry natal pour la première fois

Logée, nourrie, blanchie, lui avait-on dit. La famille Hermann qui l'accueillit lui promit trente francs par mois, beaucoup plus qu'une ouvrière qui ne gagnait que vingt francs, et lui offrit en guise de bienvenue un habit neuf, un tablier et une paire de draps. Deux enfants, Gilbert sept ans et Jacques deux ans, animaient la vie de la famille de confession juive.

Clémentine était respectée, levée tôt, dernière couchée : elle s'acquittait de toutes les tâches avec efficacité. Très vite, elle s'attacha à cette famille respectueuse. Clémentine s'occupait des enfants comme si c'était les siens. La maison des Hermann était très bien tenue et ils en savaient gré à leur employée.

Parfois le dimanche, la vivante association des berrichons de Paris, recevait les bonnes et valets qui vivaient dans la capitale. On y parlait « Pays », et l'on dansait la bourrée.

Comme les creusoises ou morvanelles qui y venaient pour allaiter les bébés bien nés de la capitale, les jeunes berrichonnes tout juste mamans montaient dans la capitale pour nourrir les bébés des bourgeoises ; très bien rémunérées, de cinquante à cent francs par mois, elles économisaient pour construire leur maison « dite de lait ».

Clémentine était promise à Clément, également du village de Bouesse. Les accordailles avaient eu lieu et on tuera le l'jô, avait dit la belle-mère, entendons par là le plus beau coq de la basse-cour qui sera servi en barbouille ! Leur mariage fut célébré avant les foins, selon les traditions. Quand Clément eut fini son temps de service militaire, Clémentine s'en revint au pays ; elle mit fin au travail de Paris. Pourtant Clémentine gardait contact avec la famille juive.

Clément était le maréchal ferrant du village. Tôt le matin, on entendait le bruit incessant de l'enclume et les villageois de s'écrier : « Clément est déjà levé ! »

Bientôt une petite fille « Jeanne » vint consolider cette famille aimante, puis un garçon Marcel. Ils élevaient aussi Mimie dont les parents étaient décédés lorsqu'elle était bébé.

Les Hermann entretenaient une solide relation avec les berrichons et souvent ils envoyaient leurs deux enfants à Bouesse pour qu'ils respirent le bon air de la campagne.

La guerre éclata , et avec elle la chasse aux juifs.

Madame Hermann se rendait compte qu'ils pouvaient être arrêtés à tout moment ; elle écrivit à Clément et Clémentine pour leur demander d'héberger leurs garçons quelque temps et de leur expliquer qu'ils partaient faire un long voyage.

Clément et Clémentine Lavillonnière connaissaient les risques encourus durant la guerre par les personnes cachant des Juifs : dénonciation, arrestation, voire déportation. Or, les liens privilégiés entre les deux familles demeuraient très forts. Ils n'hésitèrent pas une seconde à accueillir les enfants .

Gilbert découvrit avec joie la vie à la campagne, la nature, les travaux et les jeux en plein air. Mais la fin de l'été survint sans qu'il rejoignît Paris. On l'inscrivit à l'école du village. Outre l'étonnement de rester dans le Berry, les enfants compensaient avec cette nouvelle vie de liberté. Les mois passaient sans nouvelle de leur famille, puis les fêtes de fin d'année sans les revoir. Malgré le doute, la tristesse parfois et l'absence, Gilbert et Jacques espèrent que la fin de la guerre annoncerait le retour de leurs parents partis « en voyage ».

Clémentine n'arrêtait pas, « elle était la douceur même, toujours arrangeante », très protectrice pour les deux garçons. Sans emploi à l'extérieur, Clémentine Lavillonnière passait de la cuisine, au ménage, au repassage, et à la lessive au lavoir de la rivière. Elle

nourrissait les animaux de la maison, les poules, poulets, canards et lapins qui fournissaient le principal des repas quotidiens. Elle gardait aussi les bêtes quand ce n'était pas les enfants qui s'en chargeaient. Elle trayait la vache et la chèvre deux fois par jour et confectionnait des fromages et du beurre avec la crème du lait de la vache.

Clémentine avait hérité de deux champs dont l'un servait de pâturage pour la vache limousine, les moutons berrichons et la chèvre poitevine. L'exiguïté de l'étable ne pouvait abriter que la vache et la chèvre, et celle de la bergerie que trois moutons. Dans l'autre champ, Clément avait planté une vigne qui donnait une infâme piquette et il y cultivait du blé dont la moisson produisait la paille des litières et la farine pour le pain de toute l'année. Clémentine fabriquait le dimanche des tartes couvertes, les fameux "truffiats ou pommas" et "poirâts", dont tous se régalaient. Elles étaient cuites chez le boulanger, comme il était d'usage.

Bouesse restera préservée des rumeurs de la guerre contrairement à Paris où les parents et grands-parents de Jacques et Gilbert furent arrêtés chez eux. Ce fut Drancy, les 2 septembre 1943. Ils furent déportés à Auschwitz. Ils y trouvèrent la mort le 3 Février 1944.

Les garçons Hermann allaient à l'école du village et ne savaient rien de ce qui était arrivé à leurs parents ; ils cessèrent de poser des questions !

Un jour, une colonne militaire d'allemands progressait et se rendit dans le village berrichon. Clément et sa femme cachèrent les deux enfants dans la forêt qui jouxte les étangs de la Brenne sauvage. Ils leur aménagèrent un endroit pour dormir. Ils veillèrent à ce qu'ils soient nourris.

Le secret des origines des « gosses de chez Clément » était connu des villageois. Personne ne le trahira. Aucune dénonciation dans ce village complice ; les soldats repartirent pour le plus grand soulagement de la famille. Maire, curé, instituteur et villageois soudés autour de la famille ne faillirent jamais.

Ainsi, dans la chaleur de ce cocon modeste mais affectueux, Gilbert et Jacques grandirent, partageant leur temps entre l'école, les travaux des champs et les jeux avec Marcel et Jeanne et d'autres camarades.

À la Libération, ils furent recueillis par leur oncle maternel Raymond, qu'ils connaissaient peu. Ils s'installèrent alors, avec leur tante et leur cousin, à Paris, dans l'appartement des grands-parents maternels dont ils n'avaient pas de nouvelles. Ce n'est que quelques années plus tard qu'ils apprendront leur mort en déportation à Auschwitz. Du côté paternel, ils retrouvèrent leur grand-mère, réfugiée en Algérie durant la guerre et rentrée en 1945.

Trop désorientés pour réintégrer le cycle d'études normal, Gilbert et Jacques furent envoyés quelque temps à la Maison d'enfants de Sèvres qui accueillait de nombreux orphelins. Gilbert devint pensionnaire au lycée, obtint son bac en 1953 et intégra

hypokhâgne. Agrégé de Lettres modernes, il enseigna en classe prépa à Lyon où il s'installa en 1963.

Son frère, quant à lui, devint biologiste et directeur de recherche.

Régulièrement ils retournèrent pour des vacances berrichonnes, toujours heureux de retrouver cette famille d'accueil à qui ils devaient tant.

Avec l'humilité qui la caractérisait, Clémentine reçut la médaille des Justes grâce à Jacques et Georges qui ne l'avaient pas oubliée et qui voulaient l'honorer.

Clémentine est une arrière petite cousine de mon grand-père. Tous dans cette famille étaient dignes et servaient humblement leur pays avec justice , honneur et discrétion. Cette famille a donné vingt et un soldats à la France .

Marie-Claire Ramaen

Le Poirât : tourte aux poires et poivre et crème fraîche

Le Pommâs ou Truffiats : tourte aux oignons pommes de terre farce de porc et crème couverte de pâte, dorée à l'oeuf.